

L'angoisse du Surhomme

François Rastier

CNRS, Paris.

Abel Cutillas, *Viure mata*,
Fonoll, Barcelone, 2006

La volonté de scandaliser semble devenue une recette éprouvée du succès littéraire. Pour être sulfureux, quoi de plus propice que l'extermination, devenue un matériau fabuleux, comme jadis la *matière de Bretagne*?

Le livre d'Abel Cutillas, *Viure mata* [*La vie tue*], a eu un certain succès en Catalogne. Il contient notamment deux aphorismes, « l'Holocauste fut, d'une certaine manière, un hommage aux Juifs : on les reconnut en tant que peuple élu » et « Auschwitz est la culmination des sciences sociales », qui lui valurent une réponse très ferme de l'historienne israélienne Idith Zertal ("Secuelas del holocausto", *La Vanguardia*, 9. 8. 2006). Agustí Colomines, directeur de l'Unesco en Catalogne et professeur d'Histoire contemporaine, maître puis collègue de Cutillas, prit sa défense en critiquant « les touristes intellectuels qui écrivent mal informés » (*Avui*, 2. 9. 2006) et en louant non sans quelque fierté ces aphorismes.

Face à l'altérité : de la femme au Juif

« Je suis obligé de confondre mon propre partenaire avec le genre « femme », et à projeter tout ce que je voudrais baiser dans ses tristes trous » (VM, p. 76).

Cette femme inconnue, pourquoi devient-elle son genre, c'est-à-dire la Femme, cette idéalité romantique, anonyme comme la Sylphide de Chateaubriand ? Dans le romantisme tardif de M. Cutillas, la blonde chevelure et le visage féérique ont toutefois laissé place à de « tristes trous ». L'angélisme avait établi jadis que le sexe tue l'amour ; dans son inversion, ici, « L'amour dénature le sexe » (p. 41). Le stéréotype demeure ; Schopenhauer déclarait déjà en 1859 : « L'amour, c'est l'ennemi ».

Toutefois, le sexe sans amour se heurte au problème résiduel de l'altérité. Comment supprimer l'altérité du partenaire ? Il faut le nier en tant que personne, le réduire à une sorte de prothèse concave, les « tristes trous ». La déshumanisation a lieu, nécessairement, car un Surhomme — M. Cutillas se recommande de Nietzsche — n'a pas de père : sans égal, il est voué, depuis le XIX^e siècle, à la chasteté masturbatoire et/ou à la prostitution.

Les femmes en effet ne sont que des esclaves : « L'esclave, dès qu'il peut reproduire les gestes de son maître, se sent déjà libre (c'est pour ça que les femmes veulent diriger des entreprises et les homosexuels se marier, etc.) » (VM, p. 55). Seuls donc les maîtres, virils comme M. Cutillas, ont le droit de diriger les entreprises, de se marier, et de mettre au monde des résidus légitimes (« Le coït a un résidu : l'enfant » VM, p. 47) qui hériteront le patrimoine génétique et économique. Le Surhomme montre ici son visage originel : l'idéal du Moi de l'Industriel, façon Maître de forges.

Les esclaves après tout ne sont que des personnes déshumanisées. « Le xx^e siècle vient de s'écouler, mais personne n'a honte de continuer à employer le qualificatif d'« humain ». Et quel qualificatif ! » (VM, p. 17). La déshumanisation est donc la tâche qui incombe aux penseurs pour nous sauver de cette honte. Aussi pour M. Cutillas les Juifs, esclaves du Surhomme pharaonique, ont-ils été mis à leur juste place par l'extermination : « on les reconnut », on les traita selon leur nature, et leur déshumanisation eut lieu.

Dans sa postface, Cutillas se place avantageusement dans la lignée de l'anti-humanisme contemporain, se flatte d'avoir comme prédécesseurs Nietzsche et Heidegger, seuls auteurs qu'il cite. Il nous interpelle ainsi : « Nous, qui habitons dans la chute », mais cela sent fort la sacristie. Nietzsche, qui, abhorrant son père pasteur, finit par se prendre pour l'Antéchrist, et Heidegger, qui se destinait d'abord à la prêtrise, ne me démentiraient pas.

La philosophie de salon néo-obscurantiste trouva une première légitimité avec la parution de *Parerga et paralipomena*, en 1851. Les ruminations d'un misanthrope sénile, engrosseur de bonnes (le coït a ses résidus), eurent un succès qui le surprit : il avait réussi à faire passer pour contestataires les idées reçues les plus éculées. Le prenant pour modèle, Nietzsche devint à son tour la coque-

luche de foules élitistes. Le caporal Hitler n'avait emporté à la guerre de 14-18 qu'un livre, mais de Schopenhauer ; devenu *Führer*, il se fit photographe devant le buste de Nietzsche, dans l'intimité des penseurs. Heidegger enfin donna une légitimité philosophique aux vaticinations néo-babyloniennes de ce pauvre Zarathoustra. Avec l'essor de l'individualisme de masse, les Surhommes pullulent aujourd'hui et la tradition antihumaniste est devenue un conformisme vendeur : la philosophie de salon s'est muée en *pop philosophy* médiatique.

Abel à présent rêve de devenir Caïn, le héros romantique. Ce Réprouvé héroïque tend cependant la joue droite, il veut être détesté (« Vous trouverez dans ce livre beaucoup de raisons pour me détester », *VM*, p. 91), mais il a surtout peur d'être ignoré. Dans sa volonté d'être remarqué, il provoque, il appelle sur lui « l'épée que portent encore les gardiens des temples d'aujourd'hui ». Point de psys dans les Temples, mais pourquoi notre Surhomme, en appelant sa transverbération, tient-il le langage de Sainte Thérèse ? Quel est ce « miel plus doux » ? Quelle est donc cette extase peu virile ?

Évitons à M. Cutillas le martyr auquel il aspire pour sortir de l'honnête médiocrité que respirent ses écrits. Certes, leur grisaille même, cette zone grise où les propos antisémites, les insultes envers les femmes et les homosexuels peuvent passer pour des mots d'esprit, tout cela semble devenu bien anodin. Personne ou presque ne semble garder de distance critique à l'égard des nos prétendus iconoclastes. Mais l'habitude à leurs propos, l'anesthésie intellectuelle et morale dont elle témoigne, accompagnent une radicalisation générale.

La critique sans merci de la religion, du péché, du préjugé, de la morale hypocrite avait déjà été menée par les Lumières. Au nom de la lutte contre les Gardiens du Temple (de Jérusalem, bien entendu), l'obscurantisme contemporain se prétend bien plus subversif, pour lancer des appels au meurtre, enfin sans tabous. Il est toujours émouvant d'assister à la naissance d'un nouveau conformisme, mais celui de la transgression sent déjà le ranci, car il inverse celui du péché, en plus nauséeux encore. Le devoir routinier de transgression pour la transgression, sans objet défini, inverse une religion imaginaire, sans foi ni dieu, qui ne serait que pure observance ; mais il fait ultimement du meurtre un simple devoir de morale pratique. Il s'accorde enfin à merveille avec la dictature de la dérégulation, dont nous mesurons chaque jour les effets économiques et écologiques.

Le négationnisme comme programme littéraire

À quoi sert ici la littérature ? Pour un simple idéologue, il n'est pas toujours facile de rendre crédible auprès du public des ruminations extrémistes. En revanche,

comme le préjugé prévaut encore que le Poète romantique, mage satanique, a pour mission de briser nos chaînes, la littérature peut tout se permettre, ou plus exactement on peut tout se permettre en son nom : « Il n'y a aucune valeur, il n'y a aucun livre, il n'y a aucune doctrine ni aucun savoir qui puisse être présenté comme intouchable. En effet, la *sacralité positive* a été défaits par les attaques que la pensée et la littérature, depuis les deux cents dernières années, lui ont consacrées » (Cutillas, *AVUI*, 15.03.07).

L'histoire n'échappe pas à de telles attaques. Dans un texte publié en réponse à Idith Zertal, Cutillas revendique cet objectif : « J'ai essayé de transgresser la ligne rouge que suppose pour nous le génocide juif ». Le négationnisme devient ainsi un programme littéraire.

La toute-puissance, même celle de l'écrivain prétendu, reste infantile. Nous l'avons tous connue à la naissance, mais certains la regrettent. Tout ce qui leur fait encore obstacle, toute altérité, leur rappelle leur *impuissance* : il faut donc *franchir la limite* pour anéantir l'autre, femme ou juif. L'identité ainsi « construite », que ce soit celle d'un homme ou d'une nation, se nomme la *psychose*, celle où conduit ultimement ce nihilisme aujourd'hui banalisé.

N.B. : Dirigé par Arnau Pons, un ouvrage collectif paraît en réponse à Cutillas : *Catalunya a les fosques*. — *Formes de racisme raffiné, banalització erudita d'Auschwitz*, Leonard Muntaner Editor, Palma (Majorque), 2009. Contributions de Idith Zertal, Adrià Chavarría, Louise L. Lambrichs, Tim Trzaskalik, Antoni Mora, André Laks, Rosa Planas, Lluís Calvo, Josep Maria Lluró, Llibert Tarragó, Heinz Wismann, Fina Birulés, Felip Martí-Jufresa, Rossella Saetta Cottone, Simona Skrabec, Jean Bollack, Emmanuel Faye, Henri Meschonnic.

note

1. Récemment, Jonathan Littell mit en scène un héros circoncis-SS-scatophage-homosexuel-inces-tueux-matricide-exterminateur-ubiquiste-omniscient et rallia les suffrages en faisant sauter d'ultimes « tabous » : le respect dû aux victimes et la conviction de la culpabilité des bourreaux.